

Le désaligné

Mathieu Bélisle

Numéro 65, été 2016

La gauche et la droite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83549ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélisle, M. (2016). Le désaligné. *L'Inconvénient*, (65), 18–23.

LE DÉSALIGNÉ

Mathieu Bélisle

Il a fallu pas mal de temps avant que je distingue ma gauche de ma droite. Jusque vers dix-sept ou dix-huit ans, je sais que ça paraîtra ridicule, j'angoissais quand on me demandait de les identifier. C'était encore pire si je devais m'exécuter sur-le-champ, prendre telle rue à gauche ou saisir tel objet placé à droite. Je craignais toujours de faire une erreur et malgré le temps de réflexion qui me faisait monter la chaleur au visage je me trompais au moins une fois sur quatre. Mes copains à l'école n'avaient apparemment aucune difficulté à démêler les deux. Un tel désignait tout naturellement un arbre « à ma gauche », tel autre marchait comme un militaire et criait « gauche ! droite ! » en partant toujours du bon pied. Une assurance aussi franche me médusait. J'étais pourtant doué à l'école, j'avais – j'ai toujours – un bon sens de l'orientation. Et néanmoins il y avait cette difficulté. La solution m'est apparue le jour où j'ai compris que je pouvais me servir de ma main d'écriture comme d'un repère mental. J'écrivais de la main gauche. Tout ce qui se trouvait du côté de ma main d'écriture se situait donc forcément à gauche. Il suffisait d'un petit effort pour situer un objet par rapport à cette main et le tour était joué. Ça n'était pas parfait, ça ne l'est toujours pas, mais c'était un progrès. Quand j'ai fait cette découverte, je me souviens d'avoir éprouvé de la fierté pour moi-même, comme si je venais de faire un pas important dans l'élucidation du mystère du monde, pour aussitôt penser que j'étais ridicule, et surtout bien bête de ne pas avoir imaginé cette stratégie plus tôt. Ma main d'écriture était mon seul repère sûr, d'ailleurs, parce que les autres activités me confondaient : au baseball je lançais de la droite et frappais à gauche, au hockey j'étais un gaucher appelé à jouer à l'aile droite et à l'heure des repas je me servais de mon couteau et de ma fourchette des deux mains, sans jamais que leurs rôles respectifs n'aient été fixés.

J'ai compris bien plus tard, après des lectures en neurologie et des discussions avec un médecin, d'où venait ma difficulté. J'étais un ambidextre. L'ambidextre, contrairement à la croyance populaire, ne détient aucun pouvoir particulier sur son corps et n'est pas doué de facultés supérieures à la moyenne qui lui permettraient de se servir indifféremment de ses membres gauches ou droits. Il en a simplement le *potentiel*, ce qui – je vais décevoir mes filles qui raffolent des

spectacles – ne fait pas de moi un jongleur né. J'ai fait le test pour l'écriture et je crois que j'arriverais sans trop de peine à écrire de la main droite si j'y étais forcé. Même chose pour le hockey ou le baseball : avec un peu d'entraînement, je pense que je pourrais changer de côté. Sur le plan de l'anatomie, ce qui distingue l'ambidextre du droitier et du gaucher, c'est que son cerveau n'est pas latéralisé. La latéralité est le fait pour un organe de marquer sa préférence pour un côté du corps. On sait que suivant les aléas de l'évolution, le cœur a fini par élire domicile à gauche, et le foie à droite (ça ne s'invente pas : dans la première version de mon texte j'avais situé le cœur à droite et le foie à gauche...). Dans le cas du cerveau, la latéralité signifie qu'un hémisphère domine sur l'autre et le commande. Chez les droitiers, qui sont en majorité (85 à 90 % de la population), c'est l'hémisphère gauche du cerveau qui domine. Chez les gauchers, qui forment une grosse minorité (10 à 15 % de la population), c'est l'hémisphère droit. Dans le cas des ambidextres, qui se retrouvent dans les quelques dixièmes de pourcentage restants, la question n'a jamais été tranchée, les deux hémisphères se trouvant en quelque sorte à égalité. Que penser de cette anomalie ? L'ambidextrie annonce-t-elle des développements cérébraux à venir, ce qui me placerait, en compagnie de quelques figures célèbres, les Glenn Gould, Jimmy Page et Ringo Starr (!), aux avant-postes de l'évolution humaine ? Les ambidextres sont-ils au contraire les porteurs d'une tare ancienne que la latéralité aurait résolue, l'équivalent d'un résidu de l'évolution dont le cerveau de quelques humains « attardés » garderait la trace – comme le coccyx, reliquat d'une queue perdue, qui n'a d'autre utilité que de faire souffrir quand on tombe dessus ? Toujours est-il que la grande famille des primates est divisée sur la question : les chimpanzés et les bonobos disposent comme l'immense majorité des humains d'un cerveau latéralisé, tandis que les gorilles et les orangs-outangs sont ambidextres, ce qui, vous en conviendrez, me place en bien curieuse compagnie.

Les spécialistes ne savent encore ni comment ni pourquoi la latéralité s'est développée chez les humains (et les chimpanzés et les bonobos). Ce qu'ils savent, toutefois, c'est que la latéralité se décide très tôt dans la vie humaine, que l'iden-

tité de l'hémisphère vainqueur, le résultat de l'interaction de facteurs génétiques et psychosociaux, est connue dès la plus tendre enfance. Or si je devais résumer mon cas, je dirais que la bataille entre mes deux hémisphères s'est soldée par un match nul auquel ni l'un ni l'autre n'a pu se résoudre, chacun étant programmé pour terrasser son adversaire et dominer sur lui, si bien que la bataille ferait toujours rage et que je serais encore, moi, tout à la fois la victime et le protagoniste dédoublés d'une lutte à finir.

•

On trouvera évidemment bien pire dans le rayon des drames humains, et je n'ai aucune intention de passer pour le dernier avatar en date de l'homme agonique (et si la non-latéralisation de mon cerveau était le symptôme de ma condition de Québécois aliéné ?). Je vis plutôt bien avec un cerveau non latéralisé, je me débrouille en fait (la débrouillardise est certainement la première qualité d'un ambidextre),

dans une discussion pour laquelle plus personne n'a le temps. Ces « vrais de vrais », de gauche comme de droite, ont leurs réseaux, leurs alliés et leurs adversaires, des auteurs fétiches et des pensées honnies, des marottes et des obsessions, un vocabulaire et des expressions consacrées, leur lot de supporters et quelques inévitables trolls. Sans doute ces « vrais de vrais » ont-ils leurs moments d'incertitude, sans doute ont-ils déjà traversé une crise intérieure, mais ils n'en laissent rien paraître. Ils ont vécu leur « nuit de feu » ou leur chemin de Damas, ils ont choisi leur camp et n'ont plus jamais regardé en arrière, tant leur affiliation, leur adhésion à tel camp ou à telle cause, comme la latéralisation du cerveau, leur sont devenues naturelles. Ces gens sont faits pour le combat, ils produisent des idées à volonté et leur discours coule de source, ils vivent dans la certitude de leur vocation, bref ils sont sans inquiétude.

Moi j'ai eu beau m'essayer longtemps à choisir mon camp et à me construire une cohérence à toute épreuve, m'exercer à penser toujours dans le même sens et à partir des mêmes

Il m'arrive de penser que si j'ai eu, que si j'ai encore des amis à gauche comme à droite, c'est à cause du fameux débat entre mes deux hémisphères qui ne s'est jamais réglé et m'a toujours mis aux prises avec la même sata-née difficulté.

ce qui ne veut pas dire que ma situation soit dénuée d'inconvénients. Car j'ai l'intuition que la difficulté à distinguer la droite de la gauche dans la vie courante se transpose assez clairement chez moi sur le plan des idées politiques. Suis-je de gauche ou de droite ? Qu'est-ce que la gauche et la droite ? Où les situer ? Pour moi, ces questions forment une grande énigme jamais résolue. Qu'on me demande de répondre sur-le-champ et je sentirai me monter au visage la même chaleur que jadis, j'éprouverai la même peur atavique de me tromper.

J'ai toujours admiré – et secrètement envié – les gens faits d'un seul bloc, qui contrairement à moi n'hésitent jamais, qui savent toujours, qui ont toujours su, dirait-on, démêler la droite de la gauche, distinguer les camps et les affiliations, des gens chez qui chaque question trouve spontanément la réponse appropriée, celle qui convient à leur vision du monde et à leur orientation politique, bref des gens qu'on ne peut jamais prendre en défaut d'incohérence. À propos des problèmes de l'heure, je lis dans les journaux et sur les médias sociaux, j'entends à la radio et à la télévision les opinions de ces « vrais de vrais », des gens de gauche ou de droite qui défendent des positions sans faille, parfaitement conséquentes, avec juste ce qu'il faut d'indignation ou de détachement, des positions qui ne laissent pas de prise à la réplique, à moins qu'on veuille les attaquer sur le fond, auquel cas il faudra bien sûr opposer à leur système un autre système et entrer

postulats, ça n'a jamais tellement bien marché. Je n'ai jamais été un « vrai de vrai », je suis plutôt ce qu'on pourrait appeler un modéré (les « vrais de vrais » diraient plutôt : un mou). Bien sûr, j'ai toujours eu des opinions et des idées que j'ai expliquées et défendues avec énergie et passion, mais il m'a souvent semblé, après discussion et mûre réflexion, que je devais reconsidérer et nuancer ces opinions et idées, quitte à donner en partie raison à mes contradicteurs quand ils m'avaient convaincu. Cette expérience s'est répétée suffisamment souvent pour que j'en vienne à faire montre de plus de prudence, que j'affiche une réserve de principe, question d'éviter les malentendus inutiles et coûteux. Tenez, par exemple : même si je comprenais l'inquiétude dont elle procédait, j'étais contre la charte des valeurs, dont je déplorais les tendances moralisatrices et le stigmate dont elle accablait inutilement certaines minorités (l'arabo-musulmane, en particulier), ce qui n'empêche pas que je me considère encore aujourd'hui comme un nationaliste. Mais allez expliquer ça à un « vrai de vrai », qu'il soit nationaliste conservateur ou anti-charte pro-diversité, sans passer pour tiède ou incohérent ! L'ironie, en ce qui me concerne, c'est que j'ai côtoyé pendant presque toute ma vie de ces « vrais de vrais », de gauche comme de droite. C'est le cas dans mes lectures, où j'ai fréquenté avec le même plaisir (et les mêmes réserves) Allan Bloom et Walter Benjamin, Alain Finkielkraut et Michel Onfray, Jean Larose

et Slavoj Žižek. Et c'est encore plus vrai de mes amis, dont j'ai toujours, quelle que soit leur position sur l'échiquier, admiré l'intensité de l'engagement, la cohérence imparable des positions, des amis qui, sans doute, appréciaient ma modération et mon sens dialectique tout en demeurant persuadés qu'ils finiraient bien un de ces jours par me gagner à leur cause. Il m'arrive de penser que si j'ai eu, que si j'ai encore des amis à gauche comme à droite, c'est à cause du fameux débat entre mes deux hémisphères qui ne s'est jamais réglé et m'a toujours mis aux prises avec la même satanée difficulté. Ces « vrais de vrais », je les aurais côtoyés parce qu'ils agissaient comme des repères sur lesquels je pouvais compter pour me situer, pour rappeler à mon esprit hésitant où se trouvaient la droite et la gauche.

Mes fréquentations se sont raffinées à mesure que je me suis raffiné moi-même, les années passant, et les positions de mes amis « vrais de vrais » sont devenues plus subtiles et nuancées – et sans doute aussi plus convaincantes – au fil de notre avancée dans le monde des idées, même si, encore aujourd'hui, j'ai le don de bien m'entendre avec des gens situés aux antipodes, et que je compte parmi mes amis chers un grand aristocrate et un syndicaliste lecteur de Bakounine. À dix-neuf ans, je n'étais pas tellement subtil, et mes amis l'étaient encore moins. C'est pourtant vers cette époque que j'ai côtoyé, l'un après l'autre, Brett et Stéphane, deux amis qui incarnent encore aujourd'hui dans mon esprit des balises situées aux deux extrémités du spectre politique, des balises en fonction desquelles j'ai toujours mené ma barque.

•

À l'automne 1995, au moment où le débat sur l'avenir du Québec battait son plein, je prenais le chemin de l'Ouest canadien. Moi qui avais reçu à l'école publique une éducation soucieuse de justice sociale, de diversité et d'égalité des sexes, qui avais voté l'année précédente pour le Parti québécois et par anticipation pour le Oui, j'allais vivre toute une année parmi les *rednecks*. Le gouvernement canadien, par l'entremise du ministère du Patrimoine qui gérât à l'époque un programme de moniteurs de langues officielles, m'avait envoyé à Dawson Creek, une petite ville du nord-est de la Colombie-Britannique, à 16 heures de route de Vancouver, le *mile zero* de l'Alaska Highway, un bastion conservateur qui commençait à peine à cette époque à profiter de la manne extraordinaire que représentait le pétrole des sables bitumineux. J'avais quitté ma blonde pour enseigner le français avec la promesse de la retrouver à mon retour (promesse tenue : je vis encore avec elle). Pour vous donner une idée de l'ambiance à Dawson Creek, j'avais débarqué de l'avion depuis à peine deux heures qu'un type appelé Brett, le voisin de chambre dans la maison où je logeais et qui allait devenir mon compagnon de fortune pendant toute une année, m'invitait à chasser avec lui. Moi le *Frenchie*, gringalet de 6 pieds et 150 livres, le type intellectuel, j'allais tenir pour la première fois de ma vie une carabine et marcher dans les forêts jouxtant les limites de la ville à l'affût de petit gibier. De trois ans mon aîné, Brett était un type tourmenté, à la limite du

bizarre, qui me parlait indifféremment de ses abus de drogue passés, du père qui l'avait abandonné enfant, de la longueur de son pénis en érection, de la fille qu'il rêvait de marier et de la puissance de Jésus-Christ qui pouvait me sauver si je remettais ma vie entre ses mains. Brett n'était pas exactement un intellectuel, mais il était sans doute celui qui, dans ce bled perdu, s'approchait le plus de cela. Nous parlions philosophie, politique, religion. C'était une sorte d'anarchiste libertarien chrétien, chez qui la croyance en Dieu agissait comme une sorte de caution morale. Croire lui donnait le droit de faire à peu près n'importe quoi puisque Dieu, pensait-il, ne le laisserait jamais tomber. *It's all between me and God, Mattie*, aimait-il répéter, philosophie qui lui permettait de brûler un stop sur deux et de ne jamais porter sa ceinture dans sa grosse Cutlass Supreme 78, de travailler au noir dans un magasin de chasse et pêche et de proférer son mépris du gouvernement qui aurait dû se contenter d'entretenir les routes et de protéger les frontières. *Roads and guns, that's it. Leave the rest to charities*. Il fréquentait un groupe masculiniste, Promise Keepers, où il allait chercher certaines de ses idées (les hommes devaient retrouver leur fierté et leur sens de la fraternité, reprendre le contrôle de leur famille et de leur communauté, etc.) et sans doute aussi la présence paternelle qui lui avait tant manqué.

Pour Brett, les élus libéraux étaient *a bunch of corrupt socialists*, ce qui, vous en conviendrez, ne me donnait pas beaucoup de marge de manœuvre pour faire valoir la social-démocratie péquiste. Il ne comprenait rien aux problèmes du Québec et aux enjeux du référendum dont la tenue approchait. Les Québécois auraient dû faire comme ses ancêtres ukrainiens venus s'établir un siècle plus tôt dans les Prairies, c'est-à-dire renoncer à leur langue et à leur culture et se fondre dans la masse. J'avais beau lui expliquer que la présence française en Amérique était antérieure à celle des Anglais, rien n'y faisait. J'avais assisté avec lui et quelques autres chambreurs – Kip, Darren et Hayden – à la soirée référendaire diffusée à la CBC. La loueuse, une certaine Pauline McNutt, pleurait presque quand les premiers résultats, favorables au camp du Oui, avaient été annoncés par Peter Mansbridge. Pentecôtiste convaincue, elle s'adressait directement à Dieu, à voix haute et sans gêne aucune, comme si elle se fut trouvée seule avec son Créateur : *Oh Lord, have mercy on us, please Lord, don't let the country be torn apart, oh Lord, please Lord*. Les incantations se poursuivaient de plus belle tandis que les autres gars gardaient le silence. Je me disais que la victoire du Oui ne ferait que confirmer l'évidence : je me trouvais à Dawson Creek dans un autre pays que le mien. Je n'osais cependant manifester ma joie, par égard pour mes hôtes et parce que, il faut bien le dire, les premiers résultats dans la région de Québec étaient particulièrement décevants. Brett, qui se considérait comme un esprit libre, avait choqué madame McNutt en concédant que les Québécois avaient peut-être raison de vouloir quitter un pays gouverné par des socialistes, que le Canada serait peut-être mieux sans le Québec, avec lequel on se chicanait sans fin et sans raison valable, que le Canada, en tous cas, se porterait certainement mieux sans Jean Chrétien (qu'il prononçait « Kraychen ») dont la séparation du Québec permettrait enfin de se débarrasser.

Ce qui était étonnant chez Brett, c'était le naturel avec lequel il affichait les opinions les plus contestables. C'était dit sans animosité, presque avec détachement. J'ai compris plus tard ce que j'aimais chez lui : ce gars était souverain et irréductible, un vrai cowboy chérissant plus que tout son indépendance. Du reste, il faut bien le dire, je n'avais pas vraiment les moyens de me brouiller avec lui dans cette ville où les jeunes étaient rares, où les journées d'hiver étaient trop courtes (le soleil se levait à dix heures et se couchait à trois heures) et les soirées trop longues. Je n'allais pas passer tout mon temps à contempler les aurores boréales. Pour tuer le temps, nous avons joué aux cartes, roulé en pick-up avec Hayden, levé des poids et haltères au gymnase municipal, jusqu'à ce que le printemps revienne, quelque part au début de mai, et que j'annonce mon départ. Le voyage de

de Montréal. Le mouvement était d'une ampleur telle que le gouvernement a très vite décidé de faire marche arrière et de décréter le gel des frais de scolarité, un gel dont j'ai profité durant mes longues années d'études, de 1996 à 2008, année où le gouvernement de Jean Charest a imposé aux étudiants une première hausse en près de douze ans. Je me souviens des discours enflammés de François Rebello et des coups de gueule de Pierre Falardeau venu chauffer les troupes et lançant, au sujet des toutes-puissantes agences de notation de New York qui forçaient la main au gouvernement : « On va tout'yeu z'arracher 'a tête, les tabarnac ! » C'est pendant cette grève mémorable que j'ai fait la connaissance de Stéphane, militant d'extrême gauche, inscrit dans le même programme que moi et que j'allais côtoyer pendant toute la durée de mon baccalauréat. Stéphane était un « vrai de vrai », qui vouait au

J'ai toujours admiré – et secrètement envié – les gens faits d'un seul bloc, qui contrairement à moi n'hésitent jamais, qui savent toujours, qui ont toujours su, dirait-on, démêler la droite de la gauche, distinguer les camps et les affiliations.

retour allait me faire passer par les quelques lieux de pèlerinage obligatoires – Tofino, Vancouver, Banff – où tant de jeunes Québécois vont planter des arbres ou fumer des joints. Brett, qui avait quitté son emploi au magasin, songeait à aller cueillir des truffes dans la région de Whistler (les Japonais les achetaient à prix d'or). Il a proposé de m'accompagner. Nous sommes partis de Calgary sur le pouce, avons séjourné à Banff chez son ami Noah, doctorant en science politique qui allait devenir conseiller pour le Reform Party, dormi sous un pont à Kamloops (j'étais couché au bord d'un ravin au fond duquel passaient des trains de marchandise), mangé dans un restaurant de la banlieue de Vancouver où nous avons commandé au cuisinier les ailes de poulet les plus piquantes de toute l'Histoire (les doigts nous chauffaient), erré dans Gastown parmi les clochards, tenté de faire du surf à Tofino, avant de nous séparer au retour à Vancouver où je devais prendre un avion qui me ramènerait à Montréal. Nous nous sommes dit adieu et ne nous sommes plus jamais revus.

En septembre 1996, je suis entré au baccalauréat en lettres et histoire à l'UQAM. Je n'étais pas sitôt arrivé que la grève éclatait dans toutes les universités et tous les cégeps de la province. À mon arrivée à Dawson Creek, on m'avait donné une carabine. À l'UQAM, ce fut une pancarte de manifestant. Les étudiants formaient un front commun – auquel même les étudiants de McGill s'étaient joints, c'est tout dire – visant à contester la décision du gouvernement de Lucien Bouchard de hausser les frais de scolarité. Je me suis donc retrouvé, un peu comme le Frédéric Moreau de *L'éducation sentimentale*, au milieu de la foule des grévistes, à bloquer des portes et à scander les « So-so-so-solidarité ! » dans les rues

communisme, et plus particulièrement à l'ex-URSS, un véritable culte. Inutile de préciser que Stéphane ne digérait pas ce qui se passait sous le gouvernement de Boris Eltsine, qui était en train de liquider le passé communiste : en Russie, on abattait les monuments, on changeait les noms des villes, des édifices et des rues, on privatisait tout. Pour contribuer à sauver une partie de la mémoire qui disparaissait, Stéphane avait commandé sur Internet (oui, oui, déjà) un buste de Lénine, deux casques de l'Armée rouge et des drapeaux de l'URSS qui décoraient son modeste appartement du Plateau-Mont-Royal. Il avait le projet d'acheter une vieille Lada Niva (le modèle 4 x 4) pour la retaper et « répandre les idéaux de la Révolution », précisait-il en riant un peu, comme pour concéder que ses intentions avaient quelque chose d'inhabituel. Ses idées, il les tenait de ses lectures et de ses fréquentations. Il s'était notamment lié avec un membre du Parti marxiste-léniniste du Québec qui ne communiquait avec lui que par lettres, craignant que le gouvernement canadien ait placé son téléphone sur écoute. J'avais beau évoquer le goulag, les purges stalinienne, la révolution culturelle chinoise, Stéphane n'en démordait pas : n'eût été l'opposition des États-Unis et de l'Europe de l'Ouest, « le soi-disant monde libre », le communisme aurait remporté son audacieux pari. Je me souviens d'avoir eu avec lui des débats surréalistes, sur l'éducation des enfants par exemple. Il était persuadé que l'État devait retirer aux parents la garde de leurs enfants afin que l'éducation devienne une responsabilité collective. L'enfant passerait ainsi de main en main, à chacune des étapes de son développement, recevant de chaque tuteur le meilleur de ce que celui-ci avait à lui offrir, modèle que je jugeais irréa-



TOUT CE QU'IL VOUS FAUT POUR MIEUX LIRE VOTRE REVUE CULTURELLE PRÉFÉRÉE.

examens de la vue sur place



www.georgeslaoun.com

4012, rue Saint-Denis T. (514) 844-1919

1396, rue Sherbrooke Ouest T. (514) 985-0015

liste, il va sans dire. Au milieu de la discussion, il laissait partir un grand rire franc, sortait deux bières et relançait les hostilités sur un autre sujet. J'ai fini par me lasser de jouer l'avocat du diable et de faire des travaux d'équipe traitant des pauvres exploités d'Hochelaga-Maisonneuve, et je n'ai plus revu Stéphane qu'à l'occasion d'événements publics, par exemple à la marche Du pain et des roses où nous avons accompagné nos blondes respectives.

J'ai revu Stéphane une dernière fois en 2001, à l'occasion du Sommet des Amériques où il m'avait invité à manifester avec lui contre la tyrannie des puissants « qui décident de l'avenir des peuples derrière des portes closes ». Nous avons fait le voyage jusqu'à Québec dans un autobus nolisé par la FTQ qui, comme des dizaines d'autres organisations, se joignait au mouvement de contestation qui rassemblait les altermondialistes venus des quatre coins du continent. Le temps était magnifique et le spectacle, saisissant. Alors que dans la basse-ville les dizaines de milliers de manifestants que nous avions rejoints s'étaient massés sur le boulevard Charest, sous le regard bienveillant de la police municipale, dans la haute-ville l'agitation gagnait en intensité. À l'intérieur des murailles, les casseurs et les anarchistes tentaient d'établir un siège aux abords du château Frontenac, où les dirigeants de toute l'Amérique s'étaient réunis. Le cortège avançait à pas de tortue, dans la bonne humeur, tandis que les nuages de gaz lacrymogènes qui recouvraient la haute-ville descendaient paresseusement la pente escarpée et s'élevaient le long des rues du quartier Saint-Roch. Quelques colonnes de fumée noire laissaient deviner des incendies nouvellement allumés, le bruit des hélicoptères et des sirènes des voitures de police était assourdissant. Stéphane s'impatientait et parlait de monter dans la haute-ville. Je tentais de le calmer en lui disant qu'il fallait éviter de faire le jeu du Black Bloc. Pour lui cependant l'affaire était entendue : la grande marche pacifique de la basse-ville était la marche des consentants, du peuple à genoux qui pactisait avec un système qui lui accordait le droit à la dissidence pour autant qu'il ne perturbe pas ses projets. Il fallait donc rejoindre les camarades sur le front des vraies revendications. Je lui disais que le cortège allait sûrement se rapprocher de la haute-ville, que nous aurions alors l'occasion de nous faire entendre. Mais à l'intersection de Dorchester, rue qui traverse Québec du nord au sud, la déconvenue a été totale : le cortège, plutôt que de tourner à gauche pour revenir vers la haute-ville, virait à droite vers Limoilou, en direction du stationnement du Colisée Pepsi, où les autobus des grandes centrales syndicales attendaient pour nous ramener chez nous. Pour Stéphane, ce virage était de trop. « La gauche qui vire à droite, on aura tout vu », fulminait-il. Nous avons marché pendant quelque temps, le dos tourné à la haute-ville où les affrontements faisaient rage, avant de revenir sur nos pas, une heure plus tard, en compagnie de quelques mécontents. Vêtus de leur tenue de combat, les policiers étaient partout dans le Vieux-Québec, sur les toits, à l'entrée des maisons et le long des rues. Ils avaient réussi à disperser la foule. Un

manifestant éméché lançait de temps à autre un gros caillou en direction d'une escouade. Dans un vieux cimetière, deux pierres tombales avaient été renversées. Mais c'était tout. Nous avons erré au hasard des rues, puis demandé à un passant de nous prendre en photo devant une poubelle où un feu achevait de se consumer. Nous avions l'air de vulgaires touristes. Nous sommes rentrés chez nous, dans l'autobus de la FTQ, silencieux et harassés, songeant à ce qui venait de se passer.

•

J'ai vu dans ce cortège d'altermondialistes qui vire à droite et se perd dans le stationnement du Colisée Pepsi le signe d'une déroute ou, en tous cas, la preuve de l'étonnante réversibilité des mouvements et des destins. Dans les années qui ont suivi, en Occident, les partis de gauche qui ont conquis le pouvoir ou s'en sont approchés l'ont fait au prix d'un recentrage, en virant à droite – les travaillistes au Royaume-Uni, les démocrates aux États-Unis, les socialistes en France, le NPD au Canada – tout comme, à l'époque de la guerre froide, les partis conservateurs s'étaient rapprochés de la gauche en s'accommodant de l'État-providence et en contribuant même à son essor (c'était au Canada l'époque des progressistes-conservateurs et de leurs monstrueux déficits). Le pouvoir se déplace ainsi, au gré des époques, tantôt à gauche, un peu plus souvent à droite, absorbant en son sein des mouvements et des tendances dont la radicalité finit par s'émousser. Le même phénomène opère à l'échelle individuelle : avec l'âge la plupart des gens reviennent vers le centre. Aux dernières nouvelles, mon ami Brett, le *redneck* libertarien, travaille dans un centre communautaire de Regina où il s'est établi avec sa femme et leurs trois garçons. Le marxiste-léniniste Stéphane, quant à lui, après avoir revendu à profit deux propriétés dans le nord de la ville et touché un bel héritage, vit avec sa blonde dans un grand condo du Vieux-Montréal. Il n'a pas d'enfant et possède trois vieilles voitures, dont une Lada. Il reste sans doute quelque chose de leurs convictions radicales, mais cela n'est plus si clair. J'ai observé le même phénomène chez deux collègues de maîtrise que nous surnommions Saint-Just et Robespierre, tant leurs conceptions politiques étaient extrêmes, eux dont Facebook m'apprenait récemment qu'ils avaient tous les deux acheté leur première maison où ils élevaient une jeune famille. Quant à moi, après toutes ces années, je n'ai pas tellement changé. Je me trouve toujours quelque part au centre, je ne saurais dire exactement où, certainement plus à gauche qu'à droite, une question de tempérament et sans doute aussi de fidélité à mes origines modestes et à ce qu'on appelait jadis la conscience de classe, c'est-à-dire au fait que j'ai toujours pensé que mes intérêts et ceux des miens étaient mieux servis ainsi. Il faut dire que quand on a grandi dans la pauvreté et qu'on s'en est sorti, avec beaucoup de travail et grâce au soutien généreux de l'État, on sait que le souci des plus démunis doit se trouver au cœur de toute politique. Pourtant, si je suis en faveur du partage des richesses, que j'ai en horreur l'austérité aveugle et les paradis fiscaux, je

n'arrive pas à m'identifier à la conscience victimaire que la gauche nourrit trop souvent et qui transforme les individus en simples jouets du système. Le capitalisme prédateur, dont on voudrait nous faire croire qu'il n'a pas besoin d'encadrement, me paraît infiniment détestable, mais je ne peux en même temps m'empêcher d'admirer les entrepreneurs qui ont travaillé d'arrache-pied pour créer des entreprises, qui ont souvent tout risqué, tout perdu, et recommencé à partir de zéro jusqu'à ce qu'ils trouvent la bonne formule.

Bref j'ai compris il y a longtemps que je ne serais jamais un « vrai de vrai », que devant l'injonction de choisir mon camp je ne saurais trop quoi répondre. Je sais maintenant que le besoin de comprendre aura toujours préséance sur la nécessité d'agir, que je voudrai toujours maintenir l'accès à toutes les ressources de la pensée, à tous les points de vue disponibles. De toute façon, j'aurai beau me convaincre d'une idée, je ne pourrai pas faire taire la petite voix – en provenance de l'hémisphère gauche ou de l'hémisphère droit de mon cerveau, c'est selon – qui me tire en arrière et me demande si les choses peuvent être aussi simples, une voix qui est celle de la « pensée de derrière » (la formule est de Pascal), une voix mi-ironique mi-inquiète qui me demande si je suis bien sûr de ce que je fais ou pense et me rappelle que la réalité trouve toujours le moyen d'échapper à mes savantes interprétations. Albert Cohen racontait qu'au moment de recevoir un prix à l'école communale de Marseille il avait trébuché en montant sur l'estrade, accident qui avait déclenché l'hilarité de l'assemblée des élèves et parents. Le jeune Cohen s'était écrié, en agitant l'index : « Vous pouvez bien rire maintenant, mais dans trente, dans cinquante ans, vous serez tous morts ! » La voilà à l'œuvre, la pensée de derrière, qui brise l'unanimité et tout ce qui fait bloc, la pensée qui dans le feu de l'action rappelle la vanité relative de tout ce que nous faisons, de tout ce que nous sommes en face de la mort à laquelle nous sommes condamnés.

Je ne fais pas partie des non-alignés, ceux qui refusent de se prononcer et se réfugient à l'écart, mais je serai toujours, quoi que je dise et fasse, un peu en retard, un peu perdu, en quête de repères et de latéralité, donnant raison aux uns et aux autres, et vice-versa, selon les circonstances et la nature des problèmes, incapable donc de m'aligner et de suivre la ligne de parti, devant toujours me rappeler ma main d'écriture sans être tout à fait sûr de l'avoir trouvée, quelque chose, en somme, comme un désaligné. ■